

### **Charlemagne par Eginhard**

Je parlerai maintenant de ses qualités morales, de son extraordinaire constance dans toutes les conjonctures heureuses ou malheureuses et, d'une façon générale, de tout ce qui touche à sa vie privée et intime.

Quand, après la mort de son père, il gouverna le royaume de moitié avec son frère, il endura avec une telle patience la haine et la jalousie de ce dernier que tous furent surpris de ne le voir même pas s'emporter contre lui. Ensuite, sur les conseils de sa mère, il épousa la fille du roi des Lombards Didier. Il la répudia au bout d'un an, on ne sait pourquoi, et se maria avec Hildegarde, une Souabe de haute noblesse. Il en eut trois fils, Charles, Pépin et Louis, et autant de filles, Rotrude, Berthe et Gile. Il eut trois autres filles encore, Théodrade, Hiltrude et Rothaïde, les deux premières de son épouse Fastrade, une Germaine de la race des Francs Orientaux, la troisième d'une concubine dont le nom m'échappe présentement. Fastrade étant décédée, il épousa l'Alamane Liutgarde, dont il n'eut pas d'enfants. Après la mort de celle-ci, il eut quatre concubines : Madelgarde, qui lui donna une fille nommée Rotilde ; Gervinde, une Saxonne, dont lui naquit une fille nommée Adeltrude ; Reine, qui lui donna Drogon et Hugue ; et Adelinde, dont il eut Thiéri.

Sa mère, Bertrade, vieillit auprès de lui environnée d'honneur ; car il était à son égard si plein de respect qu'il ne s'éleva jamais entre eux le moindre dissentiment, sauf lorsqu'il divorça d'avec la fille du roi Didier qu'elle l'avait engagé à prendre pour femme. Elle finit par mourir après le décès d'Hildegarde, ayant déjà pu voir dans la maison de son fils trois petits-fils et autant de petites-filles. Il la fit inhumer en grande pompe dans la basilique de Saint-Denis, où repose aussi son père.

Il n'avait qu'une sœur, nommée Gile, vouée à la vie religieuse depuis sa jeunesse et qu'il entourait de la même affection que sa mère. Elle mourut peu d'années avant lui dans le monastère où sa vie s'était écoulée.

Il voulut que ses enfants, les garçons comme les filles, fussent d'abord initiés aux arts libéraux, à l'étude desquels il s'appliquait lui-même ; puis à ses fils, l'âge venu, il fit apprendre à monter à cheval, suivant la coutume franque, à manier les armes et à chasser ; quant à ses filles, pour leur éviter de s'engourdir dans l'oisiveté, il les fit exercer au travail de la laine ainsi qu'au maniement de la quenouille et du fuseau et leur fit enseigner tout ce qui peut former une honnête femme.

De tous ses enfants, il ne perdit que deux fils et une fille : Charles, l'aîné ; Pépin, qu'il avait fait roi d'Italie ; enfin Rotrude, la plus âgée de ses filles, qui avait été fiancée à l'empereur grec Constantin. Pépin laissa un fils – Bernard – et cinq filles – Adélaïde, Atula, Gondrade, Berthaïde, Théodrade – auxquels le roi témoigna son affection en décidant que le fils succéderait au défunt et que les filles seraient élevées avec les siennes propres. Il supporta la mort de ses fils et de sa fille avec moins de résignation qu'on n'eût attendu de son extraordinaire force d'âme : son cœur était si bon qu'il ne put s'empêcher de fondre en larmes...

Il prit de l'éducation de ses fils et de ses filles un tel soin que, chez lui, il ne soupait jamais sans eux et que, sans eux, il ne se mettait jamais en route. Ses fils chevauchaient à ses côtés ; ses filles suivaient, fermant la marche, avec quelques-uns des gardes du corps chargés de veiller sur elles.

Comme elles étaient très belles et qu'il les aimait beaucoup, il n'en voulut – on peut s'en étonner – donner aucune en mariage à qui que ce fût, pas plus à quelqu'un des siens qu'à un étranger ; il les garda toutes auprès de lui dans sa maison jusqu'à sa mort, disant qu'il ne pouvait se passer de leur société. Et, heureux par ailleurs, il dut à cette conduite d'éprouver la malignité du sort. Mais il dissimula son infortune comme si rien n'en avait transpiré, pas même le soupçon du moindre déshonneur.

Il avait eu d'une concubine un fils nommé Pépin dont je n'ai pas encore parlé, agréable de figure, mais bossu. Simulant une maladie, tandis que son père, en lutte avec les Huns hibernait en Bavière, il complota contre lui avec quelques Francs de la noblesse, qui l'avaient gagné à leur cause en lui promettant la couronne. Ces manœuvres ayant été découvertes et les rebelles ayant été condamnés, le roi l'autorisa à recevoir la tonsure au couvent de Prüm et, selon le désir qu'il avait exprimé, à s'y consacrer à la vie religieuse...

D'une large et robuste carrure, il était d'une taille élevée, sans rien d'excessif d'ailleurs, car il mesurait sept pieds de haut. Il avait le sommet de la tête arrondi, de grands yeux vifs, le nez un peu plus long que la moyenne, de beaux cheveux blancs, la physionomie gaie et ouverte. Aussi donnait-il, extérieurement, assis comme debout, une forte impression d'autorité et de dignité. On ne remarquait même pas que son cou était gras et trop court et son ventre trop saillant, tant étaient harmonieuses les proportions de son corps. Il avait la démarche assurée, une allure virile. La voix était claire, sans

convenir cependant tout à fait à son physique. Doté d'une belle santé, il ne fut malade que dans les quatre dernières années de sa vie, où il fut pris de fréquents accès de fièvre et finit même par boiter. Mais il n'en faisait guère alors qu'à sa tête, au lieu d'écouter l'avis de ses médecins, qu'il avait pris en aversion parce qu'ils lui conseillaient de renoncer aux mets rôtis auxquels il était habitué et d'y substituer des mets bouillis.

Il s'adonnait assidûment à l'équitation et à la chasse. C'était un goût qu'il tenait de naissance, car il n'y a peut-être pas un peuple au monde qui, dans ces exercices, puisse égaler les Francs. Il aimait aussi les eaux thermales et s'y livrait souvent au plaisir de la natation, où il excellait au point de n'être surpassé par personne. C'est ce qui l'amena à bâtir un palais à Aix et à y résider constamment dans les dernières années de sa vie. Quand il se baignait, la société était nombreuse : outre ses fils, ses grands, ses amis et même de temps à autre la foule de ses gardes du corps étaient conviés à partager ses ébats et il arrivait qu'il y eût dans l'eau avec lui jusqu'à cent personnes ou même davantage.

Il portait le costume national des Francs : sur le corps, une chemise et un caleçon de toile de lin ; par-dessus, une tunique bordée de soie et une culotte ; des bandelettes autour des jambes et des pieds ; un gilet en peau de loutre ou de rat lui protégeait en hiver les épaules et la poitrine. Il s'enveloppait d'une saie bleue et avait toujours suspendu au côté un glaive dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent. Parfois, il ceignait une épée ornée de pierreries, mais seulement les jours de grandes fêtes ou quand il avait à recevoir des ambassadeurs étrangers. Mais il dédaignait les costumes des autres nations, même les plus beaux, et, quelles que fussent les circonstances, se refusait à les mettre. Il ne fit d'exception qu'à Rome où, une première fois à la demande du pape Hadrien et une seconde fois sur les instances de son successeur Léon, il revêtit la longue tunique et la chlamyde et chaussa des souliers à la mode romaine. Les jours de fête, il portait un vêtement tissé d'or, des chaussures décorées de pierreries, une fibule d'or pour agraffer sa saie, un diadème du même métal et orné lui aussi de pierreries ; mais autres jours, son costume différait peu de celui des hommes du peuple ou du commun.

Il se montrait sobre de nourriture et de boisson, surtout de boisson : car l'ivresse, qu'il proscrivait tant chez lui que chez les siens, lui faisait horreur chez qui que ce fût. Pour la nourriture, il lui était difficile de se limiter autant, et il se plaignait même souvent d'être incommodé par les jeûnes.

Il banquetait très rarement, et seulement aux grandes fêtes, mais alors en nombreuse compagnie. Normalement, le dîner ne se composait que de quatre plats, en dehors du rôti que veneurs avaient l'habitude de mettre à la broche et qui était son plat de prédilection. Pendant le repas, il écoutait un peu de musique ou quelque lecture. On lui lisait l'histoire et les récits de l'Antiquité. Il aimait aussi se faire lire les ouvrages de saint Augustin et, en particulier, celui qui est intitulé : *La cité de Dieu*.

Il était si sobre de vin et de toute espèce de boisson qu'il buvait rarement plus de trois fois par repas.

L'été, après le repas de midi, il prenait quelques fruits, se versait une fois à boire, puis, se déshabillant et se déchaussant comme il faisait la nuit, il se reposait deux ou trois heures. La nuit, son sommeil était interrompu à quatre ou cinq reprises, et non seulement il se réveillait, mais il se levait chaque fois.

Tandis qu'il se chaussait et s'habillait, il recevait diverses personnes en dehors de ses amis. Si le comte du palais lui signalait un procès qui réclamait une décision de sa part, il faisait aussitôt introduire les plaideurs et, comme s'il eût été au tribunal, écoutait l'exposé de l'affaire et prononçait la sentence. C'était aussi le moment où il réglait le travail de chaque service et donnait ses ordres.

Il parlait avec abondance et facilité et savait exprimer tout ce qu'il voulait avec une grande clarté. Sa langue nationale ne lui suffit pas : il s'appliqua à l'étude des langues étrangères et apprit si bien le latin qu'il s'exprimait indifféremment en cette langue ou dans sa langue maternelle. Il n'en était pas de même du grec, qu'il savait mieux comprendre que parler. Au surplus, il avait une aisance de parole qui confinait presque à la prolixité.

Il cultiva passionnément les arts libéraux et, plein de vénération pour ceux qui les enseignaient, il les combla d'honneurs. Il apprit le calcul et s'appliqua avec attention et sagacité à étudier le cours des astres. Il s'essaya aussi à écrire et il avait l'habitude de placer sous les coussins de son lit des tablettes et des feuillets de parchemin, afin de profiter de ses instants de loisir pour s'exercer à tracer des lettres ; mais il s'y prit trop tard et le résultat fut médiocre.

Il pratiqua scrupuleusement et avec la plus grande ferveur la religion chrétienne, dont il avait été imbu dès sa plus tendre enfance. Aussi construisit-il à Aix une basilique d'une extrême beauté, qu'il orna d'or et d'argent et de candélabres, ainsi que de balustrades et de portes en bronze massif ; et, comme il

ne pouvait se procurer ailleurs les colonnes et les marbres nécessaires à sa construction, il en fit venir de Rome et de Ravenne.

Il ne manquait pas, quand il était bien portant, de se rendre à cette église matin et soir ; il y retournait pour l'office de nuit et pour la messe. Il veillait avec sollicitude à ce que tout s'y passât avec la plus grande décence, et bien souvent il recommandait aux sacristains d'interdire qu'on y apportât ou laissât rien de malpropre ou d'indigne de la sainteté du lieu. Il la pourvut largement de vases sacrés d'or et d'argent et d'une quantité suffisante de vêtements sacerdotaux pour que nul - pas même les "portiers", qui sont au dernier échelon de la hiérarchie ecclésiastique - ne se trouvât dans la nécessité d'y exercer son ministère en costume privé.

Il s'employa aussi avec beaucoup de diligence à corriger la façon de "lire" et de psalmodier, étant lui-même très expert en la matière, quoiqu'il ne "lût" point en public et qu'il ne chantât qu'à mi-voix et avec le reste de l'assistance.

Empressé à secourir les pauvres et à faire ces largesses désintéressées que les Grecs appellent "aumônes", il n'en usait pas ainsi seulement dans sa patrie et son royaume, mais il avait coutume d'envoyer de l'argent au-delà des mers : en Syrie, en Égypte et en Afrique - à Jérusalem, Alexandrie et Carthage -, où il avait appris que vivaient dans la pauvreté des chrétiens dont la détresse excitait sa compassion ; et s'il rechercha l'amitié des rois d'outre-mer, ce fut surtout pour procurer aux chrétiens placés sous leur domination quelque soulagement et quelque réconfort.

Plus que tous les autres lieux saints et vénérables, l'église du bienheureux apôtre Pierre à Rome était l'objet de sa dévotion. Il consacra à la doter quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses ; il envoya aux pontifes de riches et innombrables présents ; et, à aucun moment de son règne, rien ne lui tint plus à cœur que de travailler de tous ses moyens et de toutes ses forces à rétablir l'ancien renom de Rome et à assurer par sa générosité à l'église de saint Pierre, outre la sécurité et une protection des ornements et une fortune qui la missent au-dessus de toutes les autres églises. Et cependant, malgré le cas qu'il en faisait, il n'y alla que quatre fois au cours des quarante-sept années de son règne pour accomplir des vœux et faire ses dévotions.

Éginhard, *Vita Karoli (Vie de Charlemagne)*, éd.-trad. Louis Halphen, Paris, 1947, p. 55-85.